

JE SUIS TOUS UN JUIF FRANÇAIS

OLIVIER ROLIN

Il ne faut pas jeter de l'huile sur le feu, je sais. Faut-il pour autant refuser de voir que le feu couve ? Il ne faut pas jeter de l'huile sur le feu, il ne faut pas ajouter la guerre à la guerre, fort bien, mais je sais aussi que c'est avec ce genre de plate, de prudente morale qu'on finit par accepter, tacitement, l'inacceptable. Je lis, j'entends que des Juifs ne se sentent plus en sécurité en France, que des Juifs quittent la France parce que des bandes de banlieues leur y rendent la vie dangereuse, ou pour le moins angoissante, je lis cela dans les journaux et il ne semble pas que cela suscite une grande émotion, par exemple parmi les intellectuels si prompts à s'émouvoir, si prompts à voir du « fascisme » partout, si enclins à poser à tout propos aux combattants antifascistes. Je lis, j'entends que des synagogues ont été attaquées, des écoles, des locaux d'associations sportives juives, que des élèves juifs sont menacés, molestés, et je ne vois pas une grande émotion se faire. J'apprends avec horreur qu'un jeune homme juif a été torturé à mort par des barbares qui, sans doute, ne martyrisaient pas en lui que le Juif, mais sûrement aussi le Juif. J'apprends cela avec dégoût comme, c'est alors ce que je veux croire, l'immense majorité des Français ; de la République à la Nation, je me refuse longtemps à admettre ce que je crains de constater, que la très grande majorité des manifestants sont des Juifs de France, pas des Français « sans qualité », je veux dire par là toutes origines ou appartenances mêlées. Ce qu'on appelle ou qu'on appelait des citoyens, avant que ce mot ne soit ridiculement galvaudé. Que des millions de Français sans qualité soient allés manifester, quelques semaines plus tard, contre le CPE, je ne sais pas si ce fait est symptomatique d'un problème français, mais je suis sûr que ce qui fait partie du problème français, c'est la différence vertigineuse entre le nombre de ceux qui sont allés conspuer le CPE et le nombre de ceux qu'a jetés dans la rue le dégoût du meurtre sadique d'un jeune homme juif.

Je sais, j'entends bien que les incendies de synagogues ou d'écoles juives, que les agressions de porteurs de kippa, ne constituent pas l'ordinaire de nos rues, ni même des rues des banlieues. Je veux le croire (je pêche peut-être

par optimisme). Mais c'est encore heureux, si je puis dire. Faudrait-il, faudra-t-il donc des Nuits de cristal pour qu'on songe à s'émouvoir ? Je sais que la « tribu » noire qui est allée parader et insulter rue des Rosiers ne représente qu'un groupuscule d'abrutis et de salauds, mais faut-il se tenir pour contents parce qu'ils n'ont pas récidivé, et que d'ailleurs ils n'ont tué ni blessé personne ? Est-ce que la peur fait désormais partie des tributs à payer aux tribus ? Est-ce que la peur, est-ce que l'humiliation font désormais partie des ingrédients acceptables de la vie sociale ? Est-ce qu'elles sont comme des impôts locaux à acquitter au nom du « multiculturalisme » ? Est-ce qu'un statut de *dhimmi* peut exister dans la République (encore les *dhimmis*, juifs ou chrétiens, avaient-ils en principe, dans le monde islamique, droit à la protection) ? En vérité, tous ces faits, ces menaces, ces violences, sont intolérables, n'en serait-il advenu qu'un seul qu'il serait profondément intolérable. Et en vérité, d'ailleurs, ils ne seraient pas tolérés, ils susciteraient tout autre chose qu'un silence gêné, à peine troublé de quelques bredouillis sociologisants, s'ils n'étaient commis par ceux en qui la frivolité bien-pensante a accoutumé de voir les victimes essentielles, les victimes superlatives, indiscutables, inquestionnables, de nos turpitudes, victimes lors même qu'elles se font nervis, victimes jusque dans l'outrage et la violence exercés sur autrui, et pour lesquels a été forgée cette curieuse expression de « jeunes des cités », plus simplement dits « jeunes ». Ah, si le dixième de cette violence anti-Juifs était le fait de skinheads ou d'autres tarés *home made*, qui n'exciteraient pas chez le bobo la passion pénitentielle de l'aveu et du *mea culpa*, combien en entendrait-on, d'appels à piétiner le ventre encore fécond d'où sort la bête immonde ! Mais là, non. Rien. Comme l'écrit Michel Winock dans son livre sur *La France et les Juifs* : « Quand l'ennemi s'appelle fascisme, quand l'antisémite a pour nom Le Pen, tout est clair. Quand les injures antisémites les plus grossières, les actes antisémites les plus caractérisés, ont pour

* OLIVIER ROLIN est écrivain.

origine les représentants en France du tiers-monde, l'antisémitisme pâlit, l'antisémite devient respectable. »

« Contre le racisme et l'antisémitisme » : ce syntagme fait désormais problème (et pas seulement le mouvement qui en a fait son enseigne). Il fait problème dès lors que les petits malfrats qui forment les bandes d'un nouvel antisémitisme (ou antijudaïsme, qu'on appelle ça comme on veut) sont précisément ceux qui se disent, qu'on dit, que l'idéologie dominante dit victimes du racisme. Au temps, dont je me souviens, où on était volontiers marxiste, on appelait ça, ce genre de malfrats disponibles pour toute violence, le « *lumpen* », et certes personne ne voyait dans le *lumpen* l'avant-garde du progrès humain. « Racisme et antisémitisme » : ce syntagme fait problème dès lors que l'« antiracisme » est détourné, diffamé, dès lors qu'il est trahi par une conspiration (je prends ce mot dans son acception classique, non comploteuse) où les menteurs professionnels, les idéologues, les admirateurs de la force brutale, les amoureux du pire, côtoient les coupeurs de cheveux en quatre, les illuminés, les sentimentaux, les maniaques de la repentance : tous s'autorisant de ce beau nom d'antiracistes pour taire la réalité de la haine antisémite, pour la nier, pour l'« expliquer » lorsque malgré tout son évidence éclate, pour la diviser, la diluer, la « problématiser » de façon qu'elle devienne aussi abstraite, virtuelle, aussi peu signifiante que ces enfilades de poncifs chiffrés qui nourrissent les corbeilles à papier des grandes administrations. Pour l'oublier le plus vite possible. Chacun sait, ou devrait savoir, qu'il est déjà arrivé que l'antisémitisme fasse lit commun, et bon ménage, avec l'anticapitalisme, l'antilibéralisme, telle ou telle école socialiste. Chacun se souvient, ou devrait se souvenir, des délires antisémites d'un Fourier, d'un Blanqui, d'un Proudhon (ce dernier a des formules qui anticipent sur d'autres, abominables, de Brasillach ou de Rebatet), chacun devrait se souvenir de la popularité dont Drumont, l'auteur de *La France juive*, a joui dans les milieux socialistes à la fin du XIX^e siècle. Mais que ce soit désormais l'« antiracisme » qui forme un des paravents, sinon un des foyers de l'antisémitisme, c'est une situation aussi inédite que paradoxale, qui devrait obliger à réfléchir – avec les risques de se tromper que cela comporte, et dont je suis conscient, et inquiet (mais à vrai dire, il me semble qu'il ne vaut la peine d'écrire que lorsqu'on court ce risque ; ceux qui écrivent pour faire part de leurs certitudes, ceux qui ne trempent pas leur plume dans l'encre noire de l'anxiété, n'ont rien à nous apprendre). Prenons-le donc, ce risque : lorsque je lis que des Juifs ne se sentent plus en sûreté en France, que des Juifs quittent ou envisagent de quitter un pays qu'ils ressentent de moins en moins comme le leur, lorsque des journaux publient de telles informations sans que cela suscite de l'effroi, et notamment pas parmi les « antifascistes » compulsifs, je crains que ne s'instaure et ne se renforce insidieusement l'acceptation d'une équivalence, et bientôt d'un échange : équivalence entre « communautés » (une

« communauté » égale une autre) et entre « cultures » (tout « métissage » est un « enrichissement »), à la faveur de laquelle on sera bientôt prêts à accepter tacitement, tendanciellement, une sorte d'échange honteux : Juifs contre « jeunes », Juifs contre « Blacks-Beurs ». La France, pour être plus tolérante, plus accueillante aux uns, devrait être moins sûre aux autres. Or cela serait évidemment inacceptable, pour toutes les raisons du monde parmi lesquelles je voudrais en dégager, en détailler une qui, pour aller contre la *doxa* de l'époque, selon laquelle tout s'équivalait, ne m'en paraît pas moins forte : si c'est un principe sacré qu'énonce l'article premier de la Déclaration de 1789, selon lequel « les hommes naissent et demeurent libres et égaux en droits », s'il y a une égalité philosophique imprescriptible entre tout individu, si cela est le cœur même de ce qui définit pour nous « l'Occident » et nous y fait adhérer, il ne s'ensuit nullement que tout groupe, toute communauté, toute culture revêt une importance comparable dans la formation et l'entretien d'une civilité et d'une civilisation. Parce que dans ce cas, c'est d'Histoire qu'il s'agit, et que l'Histoire est contingente et discriminante, arbitraire, injuste si l'on veut. Enfant de bohème. L'égalité philosophique n'entraîne pas l'équivalence historique, ni n'en découle, il s'agit de deux ordres différents. L'Histoire est le domaine du « c'est ainsi », et non du « ce doit être ». Or, dans la fabrication de notre culture comme de la forme politique que nous nommons République, dans la fabrication de ce processus contingent qu'est notre histoire, la place, le rôle des Juifs sont absolument centraux, cardinaux, incomparables avec quelque autre composante, et en tout cas, et que ça plaise ou non, avec ce qu'on appelle aussi à présent les « minorités visibles ». C'est ainsi. Ce que j'entends dire ici, c'est qu'on ne peut pas échanger la place des Juifs dans la République contre aucune autre sans tuer la République, on ne peut remplacer l'influence de la pensée juive dans notre pensée par aucune autre (à supposer qu'il s'en présente) sans tarir mortellement notre pensée. On ne peut pas être tenté de le faire, ou simplement d'y acquiescer, sans atteindre mortellement ce qui nous permet de vivre ensemble : particulièrement nous, Français, en vertu de notre histoire contingente. Pour reprendre, en le détournant, en le retournant contre lui-même, le titre abominable de Drumont : la France EST juive. Ou bien alors elle n'est pas. Je prends ici le signifiant « France » dans le sens – assez idéaliste, à vrai dire, mais qui me convient – défini par Marc Bloch : « La France ne se définit pas par une unité naturelle de race, de sang ou de sol inexistante [...] elle se définit aux yeux du monde comme le pays de l'esprit libre. »

J'ai parlé de fabrication de notre culture. Je sais bien qu'il y a des gens, des dévots de l'indistinction, que le mot « culture » insupporte (« Tout est de la culture », assenait, et assène sans doute toujours, une voix adolescente dans un jingle de... France Culture : autrement dit, rien n'en est). Et

plus encore l'idée qu'il puisse exister des cultures nationales, facettes différentes d'une grande culture cosmopolite. Et plus encore l'idée que quelque chose comme des nations existe dans l'Humanité (et par exemple la France), et quelque chose comme de l'Histoire. Ce sont ceux-là dont je crains qu'ils ne soient prêts, au nom de l'équivalence de tout, à accepter un échange honteux entre « communautés ». Ce n'est pas à eux que je m'adresse, ou plutôt c'est sans trop d'espoir qu'à eux aussi je m'adresse. Il y a une culture, qui n'est pas « tout », mais (ce n'est déjà pas mal) l'ensemble des activités de l'esprit par lesquelles l'Humanité rêve, se connaît et se rend plus libre. Et cette culture supporte des formes nationales, c'est-à-dire liées à une langue, à une histoire, mais pas limitées par elles, et liées aussi à d'autres cultures, pénétrées, modifiées par elles. Et dans la fabrication de notre culture, de celle qui est liée à la langue française, à l'histoire de France (ce n'est pas un gros mot, ça veut dire des événements anciens dont l'efficacité demeure, atténuée, des tonnerres anciens dont l'écho roule toujours), dans cette culture-là, la part juive est évidemment déterminante. Je ne vais pas faire la liste de ceux qui, de Proust à Lévi-Strauss, ont fait de la grande culture française du siècle passé une culture qui aurait pu porter, comme Bergson, l'étoile jaune : je suppose, après tout, le lecteur raisonnablement instruit. Je ne vais pas reprendre, dans l'éloge, des procédés utilisés par les antisémites dans la délation et l'appel au meurtre (par exemple Rebatet énumérant les tenants de « l'esprit juif », Durkheim, Soutine, Darius Milhaud, etc., pour recommander l'arrachage de ce « chiendent vénéneux » dans « la vie intellectuelle française »). Ce serait malséant et ridicule, comme il serait malséant et ridicule d'insister sur l'incommensurabilité entre cette part juive de notre culture et celle qui nous viendrait (par hypothèse) des groupes, bandes ou tribus, ou lobbys, qui au nom de l'islam ou d'une « fracture coloniale », aimeraient faire de nouveau de la France un pays *judenfrei*.

J'ai évoqué la fabrication de la République. Son histoire, ses vicissitudes suivent étroitement celles de la place qui est faite aux Juifs dans l'espace public. Lorsque les Juifs sont attaqués, c'est la République qui est en danger, lorsqu'ils sont traqués, c'est la République qui meurt. C'est la coalition cléricalo-militaro-monarchiste contre Dreyfus, c'est Vichy et, avant Vichy, la violence des ligues, la haine inouïe que focalise la personne de Léon Blum. Ce sont là des épisodes majeurs, mais il y a encore, au musée des horreurs antirépublicaines et antisémites, le boulangisme, le lepenisme. Et lorsque la République va de l'avant, lorsqu'elle naît, lorsqu'elle résiste et se consolide, la place des Juifs est affirmée et protégée. C'est l'abbé Grégoire et l'émancipation votée par la Constituante, c'est Zola et Péguy, la défense et la réhabilitation de Dreyfus, c'est le Front populaire, le premier président du Conseil juif de « ce vieux pays gallo-romain », pour citer les mots de l'abject Xavier Vallat, futur promoteur du statut des Juifs.

N'en déplaise aux démagogues, les crimes coloniaux ne jouent pas, dans la fabrication de notre histoire, le même rôle que l'affaire Dreyfus, Drancy ou le Vél'd'Hiv, ils ne scandent pas, ne l'accentuent pas de la même façon, ils ne créent pas non plus les mêmes devoirs. C'est évidemment l'enjeu des falsifications historiques actuelles : si Napoléon est Hitler, si l'esclavage « vaut » la Shoah et si les crimes de la guerre d'Algérie équivalent à Auschwitz (affirmation de Bouteflika qui ne semble choquer que modérément le Quai d'Orsay, et pas du tout le parti socialiste), alors il n'y a aucune spécificité juive de notre histoire, alors les Juifs ne sont qu'une « communauté » parmi d'autres, équivalente aux autres, éventuellement remplaçable en fonction d'une sorte de « loi du marché » des communautés.

Je mesure, je crois, je m'y efforce, la portée de ce que j'écris. Je l'ai dit, je l'écris dans l'anxiété et le doute. Je ne l'écris contre personne, si ce n'est les haineux et ceux qui les protègent de leur silence. Je sais que je vais probablement être taxé de « sarkozysme », vocable qui excite au plus haut point, lui, l'ire des « antifascistes ». Eh bien, soit. Pour autant, je n'ai pas envie de me taire. Je me souviens de trop de silences obligés, au XX^e siècle, de trop d'âpres vérités niées au nom de l'idéologie ; et je me souviens aussi que ces silences complices, ces mensonges impudents, sans être une spécificité française, sont tout de même une spécialité de notre pays, de ses intellectuels supposés héritiers des Lumières. D'avoir autrefois participé, modestement, à mon rang, à quelques-uns de ces dénis de vérité, aura été mon éducation politique. Plus tard, une des expériences mélancoliques de ma vie, un des constats qui me laissent médusé, aura été le passage du côté (dit-on) de la « réaction » de valeurs que je croyais de gauche, défendues par des gens de gauche, de valeurs qu'une éducation « progressiste », laïque, socialiste, antiraciste, m'avait inculquées. Et inversement. La violence délibérément exercée sur les faibles, les désarmés, me semblait, me semble toujours, d'essence fasciste. Je m'étonne qu'elle soit désormais tenue pour acceptable par une certaine vision « progressiste » du monde, cynique en vérité. La violence exercée sous des prétextes ethniques ou raciaux m'a toujours semblé le cœur même du fascisme, et je me scandalise qu'elle soit tenue pour négligeable, ou excusable, par un certain « progressisme » aveugle. Il n'y a pas de discrimination positive s'agissant de la violence raciste. Un génocide reste un génocide, même commis par des Hutu, un massacre religieux reste une Saint-Barthélemy, même perpétré par des miliciens irakiens. L'antisémitisme reste un crime, même proféré, perpétré par des « jeunes des cités ». Blanc ou noir, un chat est un chat. « Nous sommes tous des Juifs allemands », disions-nous il y a bientôt quarante ans. Aujourd'hui je me sens quant à moi, moi Français sans qualité, n'en revendiquant aucune sinon celle de citoyen, mais moi *goy* tout de même si l'on veut, s'il le faut, un Juif français. n